



**Lecture critique du chapitre XI, Tome 1 – Le temps, l’aspect et le mode –, in la Grande Grammaire du Français (sous la direction de Anne Abeillé et Danièle Godard, en collaboration avec Annie Delaveau et Antoine Gauthier)**

Jacques Bres

**► To cite this version:**

Jacques Bres. Lecture critique du chapitre XI, Tome 1 – Le temps, l’aspect et le mode –, in la Grande Grammaire du Français (sous la direction de Anne Abeillé et Danièle Godard, en collaboration avec Annie Delaveau et Antoine Gauthier). *L’information grammaticale*, 2024, 182, pp.21-24. <hal-04947160>

**HAL Id: hal-04947160**

**<https://hal.science/hal-04947160v1>**

Submitted on 14 Feb 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Bres J. & Pellat J.-C. (2024). Lecture critique du chapitre XI, Tome 1 – *Le temps, l'aspect et le mode* –, in *la Grande Grammaire du Français* (sous la direction de Anne Abeillé et Danièle Godard, en collaboration avec Annie Delaveau et Antoine Gautier), *L'information grammaticale* 182, 21-24.

## Résumé

Le présent article propose une lecture critique du chapitre XI de *la Grande Grammaire du Français*, intitulé « Le temps, l'aspect et le mode » (134 pages ; Tome 1 : pp. 1227 – 1361). Après une brève présentation, nous soulignons les choix heureux, avant de pointer quelques difficultés d'organisation ; nous débattons pour finir de quelques prises de position terminologiques ou théoriques qui nous semblent discutables.

Mots-clefs : temps verbal, temps, mode, aspect

## Lecture critique du chapitre XI, Tome 1 – *Le temps, l'aspect et le mode* –, in *la Grande Grammaire du Français* (sous la direction de Anne Abeillé et Danièle Godard, en collaboration avec Annie Delaveau et Antoine Gautier)

Jacques Bres, *Praxiling*, UMR 5267, Université Montpellier 3  
Jean-Christophe Pellat, *LiLPa*, UR 1339, Université de Strasbourg

Le présent article propose une lecture critique du chapitre XI de *la Grande Grammaire du Français*, intitulé « Le temps, l'aspect et le mode » (134 pages ; Tome 1 : pp. 1227 – 1361). Après une brève présentation (section 1.), nous soulignerons les choix heureux (section 2.), avant de pointer quelques difficultés d'organisation (section 3.) ; nous débattons pour finir de quelques prises de position terminologiques ou théoriques qui nous semblent discutables (section 4.)

## 1. Présentation générale du chapitre

Ce chapitre se compose de 8 sections : 1. Les expressions de temps, d'aspect et de mode ; 2. L'interprétation des temps verbaux ; 3. Les périphrases verbales ; 4. Les adverbiaux de temps et d'aspect ; 5. L'indicatif et le subjonctif ; 6. L'infinitif ; 7. Le participe présent ; 8. Les verbes modaux. Soit donc un plan parfaitement lisible : après une section introductive sur les trois notions de temps, aspect et mode, les 3 sections suivantes (2, 3, 4) sont consacrées aux notions de temps et d'aspect ; et les 4 dernières (5, 6, 7, 8), au mode et à la modalité.

On retrouve là la matière traitée par les différentes grammaires d'usage, ici avec force détails, illustrés par des exemples le plus souvent construits, présentés avec des variations, qui permettent d'explicitier les menues différences de sens qu'elles entraînent. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le sous-§ 4.4.2. (p. 1288), intitulé « La réinterprétation aspectuelle en fonction de l'adverbial de durée », met en comparaison les 3 énoncés suivants :

a *Paul chanta pendant des heures*

b *Paul chanta La Marseillaise en dix minutes*

c *Paul chanta La Marseillaise pendant des heures*

pour illustrer « la durée d'une situation sans borne naturelle » (a), « la période à l'intérieur de laquelle l'événement atteint sa fin » (b), et « le nombre non déterminé de répétitions » (c).

## 2. Des choix heureux...

Un certain nombre de choix nous paraissent particulièrement heureux, comme ceux :

(a) de ne pas réduire la question du temps et de l'aspect aux temps verbaux mais d'inclure une section (la 4<sup>e</sup>) consacrée aux adverbiaux qui relèvent de ces catégories. Sont ainsi présentés les adverbiaux de localisation temporelle, d'aspect, de fréquence et d'habitude, ainsi que leurs combinaisons ; et traités de façon systématique les sens produits par l'interaction de tel ou tel temps verbal avec tel ou tel élément « adverbial » (cf. ex. *supra*) ;

(b) d'analyser le conditionnel comme une forme verbale de l'indicatif, même si l'on peut regretter que ce ne soit justifié que par des raisons syntaxiques et sémantiques, en oubli des raisons morphologiques<sup>1</sup> : comme le futur, le conditionnel dispose de l'infixe -r-, et se conjugue avec les mêmes suffixes flexionnels que l'imparfait ;

(c) de parler pour l'infinitif de *forme simple* (*manger*) et de *forme composée* (*avoir mangé*) et non de *présent* et de *passé* (comme c'est – hélas ! – encore le cas dans la *Terminologie Grammaticale* officielle de 2020) ;

(d) d'analyser la forme *ayant mangé* comme forme composée du p. présent (p. 1235), et non du p. passé, erreur commise dans différentes grammaires, notamment Grevisse et Goosse, [1936] 2008 : § 925 ; Chevalier *et al.*, 1964 : 378 ; Arrivé *et al.*, 1986 : 474.

(e) de présenter avec précision les différentes et nombreuses « interprétations » des temps verbaux. On regrettera juste deux petites absences : (i) dans les « emplois du conditionnel » (p. 1253 et sq.), l'absence de l'emploi *objectif* (dit aussi *historique*) que l'on a p. ex dans :

L'employé Mohamed Darwich, 54 ans, avait succombé à ses blessures le 10 mai. Hélène Pastor, elle, **mourrait** le 21 mai, à l'âge de 77 ans. (*20 Minutes*, 9/02/2016)

L'ultériorité s'y calcule non par rapport à une énonciation antérieure mais par rapport à un procès précédent (parfois avec le concours de datations) ; et le procès actualisé au conditionnel est factuel, ce que teste son possible remplacement par un passé simple: *Hélène Pastor, elle, mourut le 21 mai* ; (ii) dans les « interprétations du futur » (p. 1242 et sq.), l'absence de l'emploi dit *extensif* (ou *de bilan*) du futur antérieur :

Qu'on le juge déplacé ou qu'on lui reconnaisse des vertus revigorantes, le show de Mme Royal au Zénith **aura eu** pour effet d'accentuer le malaise au PS. (*Le Monde*, 4 oct. 2008, rapportant le *show* donné le 27 septembre par Ségolène Royal)

Le cotexte demande de placer en ultériorité non le procès (référentiellement passé) mais implicitement une énonciation indéterminée qui le prendra en charge. Dans ce cas, le futur antérieur est glosable, en effacement de l'effet stylistique, par le passé composé : *le show a eu pour effet de (...)*.

(f) de faire une place, fût-elle minime, à la variation diatopique : p. ex. concernant le passé surcomposé, son emploi *absolu* – en indépendante et sans adverbial temporel – comme dans : *j'ai eu fait du tennis*, en usage en zone franco-provençale et également « dans le Sud de la France<sup>2</sup> ».

### 3. Des présentations qui ne facilitent pas toujours la lecture

---

<sup>1</sup> La *Terminologie grammaticale* 2020 traite le conditionnel comme un temps de l'indicatif, en s'appuyant sur « La symétrie qui existe dans la morphologie des verbes du premier groupe » (p. 36), symétrie confirmée par les emplois parallèles (valeurs temporelle et modale) du conditionnel et du futur (p. 144).

<sup>2</sup> Nomination quand même malheureuse : il eût mieux valu parler d'*occitan*, qui, comme le franco-provençal, fait partie des langues de France.

La façon dont est organisé le traitement de l'aspect n'aide pas à la compréhension de cette notion difficile.

(a) L'aspect, défini comme concernant les informations sur le déroulement de la situation et procédant « du temps verbal et des propriétés de la situation » (p. 1231), est posé comme se manifestant au niveau de la phrase (cf. 1.2. « L'aspect de la phrase ») sous deux formes : l'aspect *perfectif* (« la phrase présente la situation dans son ensemble ») et l'aspect *imperfectif* (« la phrase présente une situation en train de se dérouler », 1.2.1.). Pour décrire ces deux aspects, le § 1.2.1. (« Les aspects perfectif et imperfectif ») distingue deux sous-§, intitulés respectivement « L'aspect imperfectif et le temps verbal », et « l'aspect perfectif et les classes de verbes ».

Si l'on se fie à cette distribution, on infère que le temps verbal est un ingrédient de l'aspect imperfectif, alors que les classes de verbes sont un ingrédient de l'aspect perfectif. Mais pas du tout : le sous-§ « L'aspect imperfectif et le temps verbal » traite de la relation des temps verbaux avec l'aspect imperfectif *mais aussi* avec l'aspect perfectif et se conclut par le tableau XI-4 sous-titré « Le temps verbal et l'aspect perfectif ou imperfectif ». Le sous-§ suivant, « l'aspect perfectif et les classes de verbes », traite de la relation de l'aspect perfectif avec les « verbes d'événement (*couper, cuire un rôti*) *mais aussi* de l'aspect imperfectif avec les verbes « décrivant un état (*avoir, posséder, savoir*) ou une activité (*marcher, travailler*) qui ne comportent pas de fin en eux-mêmes », tout en précisant qu'il s'agit dans les deux cas d'une relation préférentielle mais non exclusive, et que sont possibles « d'autres combinaisons donnant lieu à réinterprétation aspectuelle » comme dans la combinaison verbe d'état + passé simple, ou verbe décrivant un événement instantané + imparfait. Les intertitres, en principe facilitateurs de la lecture, la rendent difficile par cette non-correspondance entre l'affichage du menu et son développement. Ont-ils été ajoutés *a posteriori* et par une main différente de celle qui a écrit le texte lui-même ?

(b) Le choix d'étudier dans des chapitres distincts (et séparés) le verbe (chap. II) et le temps, l'aspect et le mode (chapitre XI), à la différence des autres grammaires, conduit parfois à des redites : les différents modes et leurs différents temps sont présentés une première fois p. 133-135 (II), puis une seconde fois p. 1226-1237 (XI), certes ici de façon plus développée.

Il conduit également à présenter les « classes sémantiques de verbes » dans le chapitre II (« verbes d'état, d'activité, d'événement ») et à les faire intervenir latéralement et non systématiquement – et là pour le coup sans les présenter à nouveau – dans la détermination de l'aspect (sous-§ « L'aspect perfectif et les classes de verbes », p.1233). N'est-il pas plus simple de distinguer l'aspect *lexical* (ou « mode d'action ») lié au verbe de l'aspect *grammatical* lié au temps du verbe, et de les traiter de conserve et systématiquement, ce qui permet de montrer leurs accointances (p. ex. de l'imparfait avec les verbes d'état) comme les dissonances productrices d'effet de sens (p. ex. l'imparfait narratif, produit de la conjonction imparfait + verbe d'événement instantané : *l'instant d'après, elle le quittait*) ?

Notons que la GGF, dans un § consacré aux différentes terminologies de l'aspect, mentionne la distinction aspect grammatical / aspect lexical pour écarter ce type d'analyse au motif que :

Ces terminologies ne distinguent pas toujours ce qui concerne l'interprétation du verbe – certains parlent d'*aspect lexical* > II-3.1 – et ce qui concerne l'interprétation de la phrase dans son ensemble. Pour nous, l'aspect concerne toute la phrase, et pas seulement la forme du verbe ou sa classe sémantique. (p. 1235)

Il est parfaitement possible d'analyser l'aspect comme « concern (ant) toute la phrase » tout en faisant une analyse des différents éléments qui entrent dans sa composition – l'aspect

lexical du verbe, ses compléments, les circonstants, et l'aspect grammatical des temps verbaux, – et dont l'interaction produit résultativement l'aspect de la phrase<sup>3</sup>.

#### 4. Des choix – terminologiques ou théoriques – discutables

L'adoption de certains termes comme le développement de certaines analyses peuvent prêter à débat :

(a) Comme vu *supra* en (a), la GGF pose l'aspect au niveau de la phrase, selon la distinction perfectif / imperfectif :

On parle d'aspect *perfectif* si l'on considère la situation dans son ensemble, incluant un début et une fin (*Paul a bien dormi.*), et d'aspect *imperfectif* dans le cas contraire. (p. 1231)

On peut regretter que soit reprise ici cette distinction, dont on sait qu'elle a toute sa pertinence pour les langues slaves, très précisément pour le verbe, notamment le verbe russe, mais pas pour les temps verbaux des langues romanes, pour lesquels l'opposition *global / sécant* – avec laquelle la distinction perfectif / imperfectif est mise en relation (p. 1235) – nous semble plus appropriée.

(b) La GGF fait intervenir la distinction temps déictiques / temps anaphoriques dans le classement des temps (tableau XI.6. p. 1239). Kleiber (1993) a clairement montré que cette distinction, importée de l'analyse des pronoms, avait une pertinence très limitée, et qu'il convenait plutôt de parler d'*emploi* anaphorique VS *emploi* déictique de tel ou tel temps. Ajoutons que si l'on tient à maintenir la distinction deixis / anaphore, il faut la compléter par un troisième terme, celui d'*anadeixis* : l'imparfait, le plus-que-parfait etc. sont des formes non pas anaphoriques mais *anadéictiques* : l'imparfait p. ex. situe le point de référence dans le passé (dimension déictique) et en dépendance avec un élément contextuel (dimension anaphorique). Seuls l'infinitif et le participe, modes atemporels et apersonnels, peuvent être considérés comme uniquement anaphoriques : dans le syntagme « les pétales *tombés* des cerisiers de mai (...) » (Apollinaire), le participe passé n'inscrit par lui-même le procès *tomber* dans aucune époque, et le fera anaphoriquement avec le cotexte, aussi bien passé (*hier, les pétales tombés...*) que présent (*aujourd'hui, les pétales tombés...*) ou futur (*demain, les pétales tombés...*).

(c) Concernant le temps et l'aspect, la GGF (p. 1227) pose que :

Le temps verbal apporte des informations temporelles : il contribue à localiser la situation soit par r apport au moment de l'énonciation (*Je travaille.*), soit par rapport à un autre point de repère (*A cette époque, je travaillais.*).

Les temps verbaux apportent également des informations sur le déroulement de la situation ou *aspect* : le passé composé peut exprimer l'état résultant (*J'ai mangé.*), et le futur périphrastique, la phase préparatoire (*Je vais manger.*) □ **XI-1.2.**

On ne peut que partager cette approche, à condition qu'elle implique que tout temps verbal donne une instruction temporelle *et* une instruction aspectuelle (et également une instruction modale). Ce n'est pas toujours le cas dans les analyses de certains temps. Ainsi, le § qui s'intitule « De l'aspect au temps » pose que :

Certaines formes verbales composées ou périphrastiques ont au départ une valeur aspectuelle mais ont

---

<sup>3</sup> La *Terminologie grammaticale* (2020) distingue systématiquement le temps et l'aspect. Ce dernier exprime « la durée interne de l'action » (p. 135). Elle distingue différents aspects, manifestés par les temps du verbe et des « semi-auxiliaires » (p. 139-140).

développé un sens temporel. Elles peuvent exprimer l'aspect ou le temps selon le contexte. (p. 1234)

Du fait du *ou* alternatif, on comprend que certaines formes donneraient soit une instruction aspectuelle soit une instruction temporelle, la seconde étant issue de la première. Ce qui est illustré notamment par le passé composé et par le « futur périphrastique »<sup>4</sup>.

Le passé composé aurait une valeur aspectuelle d'*état résultant* en (1) *aujourd'hui j'ai trop travaillé* et une valeur temporelle de *passé* en (2) *hier j'ai travaillé de 8h à 12h*. Ne convient-il pas plutôt de dire que le passé composé, d'instruction aspectuelle + *état résultant global* et d'instruction temporelle + *présent* en (1), est d'instruction aspectuelle + *global* et d'instruction temporelle + *passé* dans (2) (et d'ajouter que la valeur aspectuo-temporelle de (2) s'est développée diachroniquement à partir de la valeur aspectuelle de (1)) ?

Le « futur périphrastique » aurait une valeur aspectuelle de *prospectif* en (3) *le ciel se couvre, il va pleuvoir* et une valeur temporelle de *futur* en (4) *demain à 8heures il va pleuvoir*. Ne convient-il pas plutôt de dire que le « futur périphrastique », d'instruction aspectuelle + *prospectif* et d'instruction temporelle + *présent* en (3), est d'instruction aspectuelle + *neutre* et d'instruction temporelle + *futur* en (4) (et d'ajouter que la valeur aspectuo-temporelle de (4) s'est développée diachroniquement à partir de la valeur aspectuelle de (3))?

(d) La GGF parle de « participe présent avec *en* » et non de *gérondif*. Il est précisé : « la forme avec *en* est souvent appelée *gérondif*, mais nous ne retenons pas ce terme » (p. 1337). Et, dans le passage consacré au « participe présent en *comme* » (p. 1342 sv), la GGF perd la généralisation fonctionnelle classique des emplois du participe et de l'adjectif comme attributs du COD introduits par une préposition (*il considère cette affaire comme sérieuse ; elle tient cela pour vrai*). Elle met au même niveau que cette fonction principale deux autres fonctions rares (attribut du sujet, complément du nom), survalorisant l'emploi de *comme* avec le participe et préparant un parallèle trompeur avec « le participe présent avec *en* », qui lui est propre, *en* étant la marque du *gérondif* en français moderne.

Certes, on ne peut plus traiter le *gérondif* en français, suivant le modèle du latin, comme un mode distinct du participe. Mais le terme de *gérondif*, qui est bien ancré dans la terminologie grammaticale (cf. Terminologie 2020, p. 154), est à conserver pour la clarté des analyses. Car on continue à distinguer, par leurs emplois différents, le participe, forme adjectivale du verbe, et le *gérondif*, forme adverbiale du verbe. Le *gérondif* est aujourd'hui marqué par *en*, qui dans cet emploi est devenu une marque formelle, comme *de*, simple marqueur de l'infinitif : *Et le silence de retomber* (exemple GGF, p. 1319). A propos de l'infinitif, la GGF présente bien la préposition comme « marqueur de l'infinitif » (p. 1327), retenant « à, *de*, *par* et *pour* », sans faire de traitement particulier pour *de*, qui reste préposition. A propos de la fonction sujet, la GGF dit simplement : « L'infinitif sujet peut être introduit par *de* ou ne pas avoir d'introducteur » (p. 1324).

Notre principale critique porte sur l'analyse des périphrases verbales (e) et sur celle du participe passé (f).

(e) Concernant les périphrases verbales (p. 1265), la GGF considère le premier élément des tours périphrastiques, non comme un *semi-auxiliaire* (comme dans, entre autres, la terminologie officielle), mais comme un *verbe*. Prenons pour exemple *aller*, décrit dans *Paul va venir ici* comme verbe + infinitif, ce qui est illustré (p. 1268) par un arbre, sur lequel, du noeud SV partent deux branches : l'une V (*tête*) pour *va*, l'autre SV (*complément*) pour *venir ici*. Soit donc les mêmes description et représentation que pour un énoncé comme *Marie aime Pierre*. On s'étonne de cette analyse qui, sur ce point, ne prend pas appui sur la syntaxe : si le complément *Pierre* est pronominalisable (*Marie l'aime*), on ne saurait pronominaliser le

---

<sup>4</sup> Les guillemets signalent que nous ne prenons pas à notre compte cette dénomination.

« complément » *venir* : \**Pierre le va*. D'autre part, il est évident que *aller*, dans cette construction, n'a pas le sens de déplacement dans l'espace, ce que la GGF signale bien sûr :

Les périphrases verbales se présentent comme des séquences verbe + (nom) + (préposition) + infinitif. Le premier verbe (*aller, se mettre, venir*) est, du point de vue syntaxique, le verbe principal, mais pas du point de vue sémantique : il ne décrit pas un type de situation, mais il apporte à la situation décrite par l'infinitif une information de temps, d'aspect □ **XI-1.2.3** ou de modalité □ **XI-1.3.2**.

La différence sémantique se voit expliquée par le processus de grammaticalisation :

Les verbes *aller* et *venir (de)* dans les périphrases verbales se sont séparées des verbes de déplacement □ **II-3.4.3**. Ils se sont grammaticalisés et expriment désormais non seulement des aspects mais aussi des temps. (p. 1269)

Mais pourquoi alors ne pas parler de grammaticalisation du *verbe* de déplacement *aller* en *semi-auxiliaire* aspectuo-temporel, différence de catégorie grammaticale qui permettrait de rendre compte de ce que *aller* (déplacement) accepte la pronominalisation de son complément : *Sophie va souvent à Sète* > *Sophie y va souvent* ; mais pas *aller* dans la périphrase verbale, comme vu *supra* : \**Paul le va* ? Pourquoi cet attachement à parler de verbe pour *aller* dans *Pierre va venir* ? On ne peut se défaire d'une impression de forçage terminologique consistant à tenter de faire entrer dans le cadre de l'analyse syntaxique du SV en (V + complément) une construction qui n'en relève pas. Hétérogénéité des cadres théoriques, reflet d'une dualité de scripteurs ?

(f) Le choix de « considérer (le participe passé) comme une catégorie à part, et non comme un mode du verbe » (p. 1227), au motif qu'il a des propriétés verbales et adjectivales nous semble loin d'être heureux. Il revient à privilégier la syntaxe au détriment de la morphologie, et conduit logiquement à ne pas traiter cette forme dans ce chapitre XI. Effectivement, elle est analysée bien avant, dans le chapitre II, consacré au verbe (p. 129-130, 135). Sur ce point, la GGF innove puisque, à notre connaissance, elle est la seule à ne pas classer le participe passé dans la catégorie du mode *participe*, complémentairement au participe présent<sup>5</sup>. Ce qui a entre autres le défaut d'effacer la systématique du rapport aspectuel entre infinitif / participe présent / participe passé, posé, au moins depuis Guillaume (1929), et pour user ici de son métalangage, comme le fait que l'infinitif représente le *temps interne* du procès en *tension* seulement, le p. présent comme à la fois en *tension* et en *détension*, le p.p. comme totalement en *détension*. Systématique qui apparaît notamment dans le fait que l'infinitif et les participes entrent dans la composition de certaines formes verbales : *va chanter, va /est chantant, a chanté*. Ajoutons sur ce sujet une autre innovation, tout aussi critiquable : le privilège accordé à la syntaxe sur la morphologie va jusqu'à distinguer une forme de participe passé (*les pâtes, Paul les a mangées*) et une forme de participe passif (*les pâtes sont mangées par Paul*) (p. 129, 135), au motif qu'elles « ont des constructions différentes ». Et tant pis si elles sont morphologiquement « identiques » (*ibid.*). Homonymie quand tu nous tiens !

**Pour conclure**, nous dirons que ce chapitre ne nous semble pas proposer une version de référence sur la question du temps-aspect-mode. Il est vrai que les approches théoriques « sur le marché » sont nombreuses et différentes, et qu'un tel objectif est certainement un défi. De

---

<sup>5</sup> La *Terminologie grammaticale* (2020) distingue les deux formes du participe : « Le mode participe comporte lui-même deux formes (ou « temps »), le participe présent et le participe passé » (p. 150). « Le participe passé est une forme verbale qui s'emploie soit avec une valeur de verbe (*Elle a chanté* ; *elle est partie* ; *le problème résolu*, *Alice partit*), soit avec une valeur d'adjectif (*Les airs chantés aujourd'hui*) » (p. 157).

notre point de vue – que nous pouvons expliciter comme celui de linguistes ayant tiré profit des recherches de G. Guillaume ([1929] 1970, [1951] 1984)<sup>6</sup> sans adopter l'ensemble de ses présupposés théoriques – ledit défi ne peut pas vraiment être relevé dans les cadres d'une approche de type distributionnel privilégiant la syntaxe sur la morphologie et la sémantique : si le participe passé a des « propriétés adjectivales » comme l'accord en genre et en nombre dans certaines constructions, il le doit à son atemporalité et à son aspect verbal détensif. Il nous semble qu'il convient de l'étudier en tant que forme du mode participe, dans le même chapitre que les autres formes verbales, plutôt que de l'exiler dans un chapitre sur les constructions syntaxiques du verbe.

Et si *aller, venir de, etc.* (+ infinitif) sont non prédicatifs, c'est parce qu'ils sont non des *verbes* suivis d'un complément à l'infinitif mais des *semi-auxiliaires* marquant pour l'essentiel l'aspect et le temps.

### **Bibliographie :**

Guillaume G. [1929] 1970. *Temps et verbe*, Paris, Champion.

Guillaume G. [1951] 1984. La représentation du temps dans la langue française, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet ; Québec, Université Laval, 184-192.

Kleiber G. (1993). Lorsque l'anaphore se lie aux temps grammaticaux, in C. Vetters (éd.), *Le temps, de la phrase au texte*, Lille, Presses universitaires de Lille, 117-166.

Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, *Grammaire du français. Terminologie grammaticale* (EDUSCOL, 2020, 213 p.).

---

<sup>6</sup> Absence significative dans la bibliographie du chapitre XI.